

Catalogue Viviane Sabouret

Eloge du jardin secret

J'ai toujours aimé les gens assez énergiques et d'une personnalité assez riche pour mener de front une double existence et assumer au quotidien deux activités parallèles : un métier de terrain, souvent ingrat, sous-payé et usant pour les nerfs, mais qui, leur permettant de vivre, leur donne ensuite les moyens matériels de leur générosité, et puis, bien caché derrière leurs responsabilités plus visibles, un jardin secret au statut quasi clandestin au départ. C'est sur ce mode que j'ai fonctionné moi-même toute ma vie, actif en permanence sur deux plans à la fois : prof le jour, dans un lycée HLM de banlieue « difficile », au bord d'une avenue à quatre voies de circulation, et le soir, revenu chez moi, retournant à ma respiration naturelle : écrire, faire des projets de livres, de films, de BD ou d'expositions, et entretenant une correspondance régulière avec tous mes amis artistes, ces créateurs, pour la plupart autodidactes et « singuliers », dont je me suis fait malgré moi une spécialité.

Je me croyais seul de ma sorte et puis, au fil du temps, je me suis aperçu que quantité de gens en fait, chacun à sa manière, fonctionnaient comme moi, et ne supportaient l'anonymat et l'inhumanité de la routine du travail enrégimenté que parce que, justement, plus ou moins en cachette, ils entretenaient simultanément deux activités, dont la seconde les reposait de la première et servait d'antidote à ce que le métier alimentaire pouvait avoir de dangereusement carencé et étouffant. C'est ainsi, par exemple, que j'ai découvert un jour que la responsable de la bibliothèque CDI de mon lycée, une petite dame un peu sourde et d'apparence banale, dont les élèves avaient tendance à se moquer, brodait depuis des lustres la saga de sa famille sur une tapisserie plus longue que celle de la reine Mathilde. Mais, de nature trop réservée, elle n'avait évidemment jamais osé montrer son ouvrage à personne, ni même en parler, et surtout pas dans le cadre de son métier. L'idée m'était venue alors d'une émission de radio, d'une exposition ou d'un film visant à révéler au public ces univers parallèles, pas forcément culturels ni artistiques, où se manifeste partout la vraie passion des gens, avouée difficilement et maintenue bien cachée, au-sein de la fonction dans laquelle ils sont en général sous-employés, au mépris de la diversité de leurs dons et de leurs rêves, et cela dans tous les secteurs d'activité.

Moi-même d'ailleurs, par un instinct de prudence, et pour éviter la jalousie inutile des collègues, j'ai toujours veillé à séparer les deux parties de ma vie comme par une cloison étanche, et j'ai maintenu cette division un peu schizophrénique de mon temps aussi longtemps que je l'ai pu. En France, il est suspect d'avoir plusieurs cordes à son arc et il vaut donc mieux le tenir bien caché.

*

Quand j'ai, tout récemment, rencontré Viviane Sabouret – nous nous connaissons à peine et ne nous sommes vus encore qu'une ou deux fois – tous ceux qui l'ont approchée comprendront que je me suis immédiatement trouvé en terrain familier, tant il y avait entre nous d'analogies : moi, ex-prof de banlieue à Nanterre – chez les durs, pas les « *petits bourgeois* », élevés dans du coton à Janson de Sailly –, elle médecin aux pieds nus, généraliste de quartier, sur la dalle de l'« îlot » de la cathédrale de Saint-Denis, comme les services

municipaux nomment ces morceaux de banquise d'un tissu social profondément fragmenté. Un lieu composite, improbable, à l'image du monde d'aujourd'hui, où se mêlent, dans un assemblage hybride, surréaliste, comme un film sans montage ni scénario, les reliquats de l'utopie communiste, du christianisme et de la monarchie, et le cosmopolitisme de notre empire colonial émietté.

En cette femme généreuse, habitée, exubérante, semblant ne jamais trouver le temps de reprendre son souffle, j'ai immédiatement reconnu une sorte d'alter ego : une passionnée, une enthousiaste, animée, un peu comme moi, d'un esprit non militant mais de résistance et ayant le charisme, contagieux, de tous les combattants engagés dans la cause de l'Humain, de l'Humanité.

Ma première impression des gens m'a rarement trompé : au moindre signe de malveillance ou d'arrière-pensée, je rentre dans ma coquille et ne me livre vraiment qu'aux individus que je sens totalement désintéressés. Elle m'a expliqué sa passion, son amour des artistes, le projet de son association, je lui ai accordé aussitôt toute ma confiance.

A l'évidence Viviane est une praticienne, une guérisseuse, du côté de la magie blanche, celle qui ne songe qu'à faire du bien aux gens. C'est un médecin de base, comme, au lycée, j'étais moi-même un petit prof de base et un simple enseignant, académiquement à mille lieues de ceux qui sont si fiers d'exercer à l'université. Mais surtout, chose devenue rare aujourd'hui, c'est un vrai médecin, qui prend le temps de s'occuper de ses malades et de les écouter, comme moi je prenais le temps d'écouter mes élèves, à la surprise de mes collègues toujours trop pressés.

Un médecin « à l'ancienne », comme on le dit du bon pain, et pas l'un de ces petits soldats dociles et disciplinés d'une médecine devenue industrielle que l'on s'obstine à vouloir gérer comme une entreprise, et où le bon docteur d'autrefois s'est transformé en un « spécialiste », pur technicien de laboratoire, imbu de son cursus de chercheur « international », qui lui permet de prendre de haut le pauvre généraliste de quartier,

Aujourd'hui où triomphe partout ce que j'appelle la pensée unijambiste, l'alliance du cœur et de l'intelligence, de la culture et du savoir, si fondamentale dans la veille formation littéraire balayée par ma génération en mai 68, n'a plus de place dans le système ultra productiviste qui s'est imposé partout et qui exige, au nom de la rentabilité et pour condition de son efficacité, que tout soit dissocié : déconstruire pour faire le vide, diviser pour régner.

*

Viviane est, m'a-t-elle dit, collectionneuse, et elle a, à la maison, une importante collection de céramiques. Le travail de la main, des doigts, du corps, la complémentarité des organes – l'oeil, la main, le cerveau –, elle connaît, et le corps à corps ne lui fait pas peur. Elle aime le travail de la terre et donc les hommes et les femmes qui se battent ou dialoguent avec ce matériau.

Des artistes artisans, ouvriers inspirés, comme du temps du Bauhaus, qu'elle a rencontrés au cours de ses déplacements ou durant ses vacances, en Alsace, en Bretagne ou ailleurs, une quarantaine d'hommes et de femmes, pas tout à fait comme toute le monde, dont elle s'est fait une bande d'amis (« Vivian and the Band » ?), comme sa troupe, son cirque à elle, sa nef des

fous, et qu'elle voudrait faire tourner. Car, disponible à la rencontre, ce que tout le monde n'est pas, elle aime vraiment les artistes et ça encore, dans le monde finalement assez égoïste des collectionneurs et amateurs d'art, c'est une qualité rare. Les autres en ont peur ou sont vaguement jaloux, et le contact avec les créateurs, eux qui ne le sont pas, les met plutôt mal à l'aise. Tandis qu'elle, toujours bon médecin – il faut être un peu psychiatre pour supporter sans dommages le contact avec les vrais artistes – sait bien que l'artiste véritable, c'est d'amour et pas d'argent ni de discours dont il a besoin en premier lieu, mais d'être encouragé et soutenu dans son parcours.

La figure du médecin collectionneur, ami des artistes, était fréquente autrefois, et je soupçonne d'ailleurs Viviane, comme mon ami le Docteur Ferdière, le psychiatre d'Artaud, qui était aussi collectionneur et dont la maison d'Héricy, en Seine-et-Marne, était un véritable cabinet de curiosités, de collectionner autant les personnalités, hors-normes, des créateurs qu'elle aime, que les œuvres qu'elle leur achète, c'est-à-dire de multiplier ces rencontres atypiques qui sont son oxygène et dont elle a besoin pour vivre parce qu'elles nourrissent son imaginaire et son amour des gens.

Pendant des années, on a voulu nous faire croire que l'art était le produit ou l'illustration d'une théorie, d'un discours ou d'un « concept », et pas le résultat d'un savoir-faire et de la collaboration savante d'un outil et de la main avec la matière. On *enseigne* même encore dans les écoles d'art d'aujourd'hui, ou dans les départements « arts plastiques » des universités, qui sont pour la plupart de fausses écoles d'art, fondées uniquement sur la culture et l'analyse, que l'artiste actuel est devenu un chef d'entreprise, au service duquel travaillent de simples « techniciens » disposant, eux, du savoir-faire que lui non seulement n'a plus mais dont il a en général le plus profond mépris. Le maître d'autrefois, sans doute, avait lui aussi dans son atelier des apprentis, mais à qui il transmettait, justement, un savoir qu'il était seul à maîtriser parfaitement. C'est là que s'arrête toute comparaison possible entre Rubens, Rembrandt ou Hokusai, et les Jeff Koons, Damien Hirst ou Murakami d'aujourd'hui.

L'artiste actuel, d'art dit « contemporain » (le fameux 'AC de Christine Sourgins¹) croit de son devoir de copier l'ingénieur, le designer ou le publicitaire qui, dans son bureau d'études, élabore l'idée ou le « concept » qu'ils fait ensuite réaliser par un technicien subalterne, considéré comme un simple exécutant. Par là il méconnaît l'essentiel, à savoir que c'est la main qui invente, alliée à l'œil et au cerveau, ce réservoir inépuisable de la mémoire et de l'inconscient.

La création n'est pas un simple jeu, dont il suffirait d'élaborer les codes et les règles, c'est, comme la respiration, un besoin vital bien plus profond, une fonction organique de base qui met en cause le métabolisme même de l'individu et l'équilibre de toute sa vie. Tout le monde ne naît pas artiste et n'a pas en soi ce besoin, inexplicable, d'expression, ou du moins pas au même degré.

Prinzhorn, le génial collectionneur de l'art des fous dans l'Allemagne pré-nazie, l'appelait le besoin d'expression (*Ausdrucksbedürfniss*) ou la pulsion créative (*Gestaltungsdrang*), tandis que Walter Morgenthaler, l'inventeur d'Adolf Wölfli, le premier malade mental au monde reconnu comme un génie, le nommait Volonté d'expression (*Willen zum Ausdruck*).

¹ Voir Christine Sourgins, *Les mirages de l'art contemporain*, Paris, La Table Ronde, octobre 2005.

Car contrairement à ce que l'on enseigne actuellement, être vraiment un artiste n'est pas un métier mais une nature et l'art n'est pas un choix volontaire mais, comme la vraie médecine ou l'enseignement, une forme de vocation, pour laquelle on a été élu ou non au départ.

*

Tout le monde en convient, notre planète est à un tournant, au bord d'un basculement général qui est à la fois un effondrement et une renaissance. Dans le secteur des arts, deux logiques s'affrontent, comme David et Goliath, à deux échelles différentes et avec des moyens opposés.

D'un côté, un puissant réseau international d'artistes professionnels, passés par les écoles et formatés par une idéologie quasi officielle. Tirant sa force de la spéculation boursière soudain devenue folle, du circuit des grandes institutions muséales, où se mêlent désormais intérêts publics et privés, et de connivences médiatico-politiques permanentes, c'est ce réseau auquel on réserve exclusivement le terme d'« art contemporain », notion de plus en plus contestée actuellement par les gens qui, comme pour le système financier et les grandes banques, ne sont plus dupes de ce que cache ce système dont on impose l'hégémonie depuis trop longtemps².

De l'autre, financièrement plus fragile mais humainement plus durable, tout un réseau de micro lieux alternatifs (le réseau par exemple des galeries, musées et environnements d'art « singulier »³), animé par des passionnés à l'esprit indépendant. Un réseau de réseaux en interaction permanente, transgressant les frontières entre les genres, mêlant artistes savants et autodidactes, souvent proches de l'art brut, et ne tenant que par la force des affinités humaines, du partage et de l'amitié.

C'est à ce réseau, volontairement de petite taille, comme le recommandait *Small is Beautiful*, un livre culte des années 1970⁴, que se rattache *Quand l'art façonne le lien*, le projet éminemment politique de Viviane Sabouret, mais politique à la façon nouvelle du film *Demain*, le documentaire étonnant de Cyril Dion et Mélanie Laurent, qui vient d'obtenir à Cannes le César 2016, et qu'il faut aller voir parce que pour la première fois ce sont les citoyens eux-mêmes qui prennent l'initiative et qui retirent l'écologie des mains des politiques qui se l'étaient appropriée indûment⁵.

Que Monsanto, les engrais et les pesticides tuent les sols, les papillons et les abeilles et polluent la planète jusqu'au cœur de nos cellules et le sang de nos enfants, il fallait le dire et cela a été fait abondamment, mais ce qu'il faut montrer à présent c'est que l'humanité est déjà passée à l'étape suivante, et que partout, dans tous les pays, des individus remarquables sont en train d'élaborer des solutions géniales de remplacement.

² Voir Laurent Danchin, « La critique cultivée de l'art contemporain », conférence du Sénat, mercredi 23 janvier 2013 : <https://www.youtube.com/watch?v=x90ICmXYeDE> :

³ Voir *Itinéraire d'art singulier en France – 28 monuments, musées, maisons, pas comme les autres*, brochure éditée par le Palais Idéal du facteur Cheval, 26390, Hauterives, printemps 2015.

⁴ E. F. Schumacher, *Small is Beautiful – A Study of Economics as if People Mattered* (L'économie à échelle humaine), Blond & Briggs, Londres 1973. Ed française : *Small is beautiful – une société à la mesure de l'homme*, trad. Danielle et William Day, avec Marie-Claude Florentin, Paris, le Seuil, 1978.

⁵ *Demain*, un film de Cyril Dion et Mélanie Laurent, sortie 2 décembre 2015. Voir également *En quête de sens - Un voyage au-delà de nos croyances*, de Nathanaël Coste et Mqrc de la Ménardière, sortie 28 janvier 2015.

Il en va de même dans les arts où il ne suffit plus de dire que les rayures de Buren ont fait leur temps, que le *financial art* écrase de tout son poids le monde des vrais créateurs et qu'on en a marre de Marcel Duchamp⁶ On ne tire pas sur l'ambulance : face à la crise, prise dans un changement de paradigme de bien plus grande ampleur, l'idéologie vide et artificielle de l'AC ne fait plus le poids et plus personne n'y croit. Il faut montrer la relève et l'incroyable variété de tout ce qui est occulté partout de par le monde et dans tous les domaines de la création.

C'est aujourd'hui, maintenant, qu'il faut réaliser aussi le *Demain* des arts plastiques, se prendre en charge collectivement et s'auto-organiser, comme le propose l'initiative de Viviane Sabouret et de ses amis. Pour montrer par l'exemple, et non par la critique, toute l'étendue de ce qu'il est possible de faire afin de réparer et soigner ce monde gravement malade mais pas définitivement fichu, comme on a trop tendance à le croire et à le dire.

La tâche est immense et a bien de quoi occuper toute une vie. Mais attention à ne pas manquer le *kairos*, comme les Grecs appelaient ce moment favorable qui ne se présente qu'une fois et qui symbolise la chance, qu'il faut savoir saisir au passage à la racine des cheveux.

Cessons de fixer le mur du fond de l'impasse où nous nous sommes laissés enfermer trop longtemps : les solutions sont toutes derrière nous, il n'y a qu'à se retourner. Mais sans tarder. Pour ne pas rater le *momentum*. Demain, c'est déjà aujourd'hui.

*

© Laurent Danchin

⁶ Voir Aude de Kerros, *L'art caché - Les dissidents de l'art contemporain*, Paris, Eyrolles, octobre 2007, rééd 2013, et *L'imposture de l'art contemporain*, Paris, Eyrolles, novembre 2015. Egalement, Nicole Esterolle, *La bouffonnerie de l'art contemporain*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2015.